

Les drapeaux de papier À fleur de peau

Jules Couturier

Numéro 320, octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couturier, J. (2019). Compte rendu de [Les drapeaux de papier : à fleur de peau]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 19–19.

Les drapeaux de papier

À fleur de peau

JULES COUTURIER

Aujourd'hui âgé de 19 ans, Nathan Ambrosioni a écrit *Les drapeaux de papier* à 17 et l'a tourné à 18. Il détient le record du plus jeune cinéaste français à avoir obtenu une aide financière du CNC (Centre National du Cinéma) pour un film.

D'emblée, son succès impressionne en raison de son âge. L'exploit est d'autant plus fascinant que son film traduit une maîtrise narrative et formelle remarquable.

L'histoire est simple. Charlie, à la veille de ses 24 ans, vit une existence solitaire, modeste et sans excès, peinant à joindre les deux bouts. Après plusieurs années de prison, son frère aîné, Vincent, est libéré et débarque chez elle. Elle est d'abord réticente, craintive, mais tranquillement, la fratrie se réapproprie, malgré quelques dérapages conflictuels.

La réinsertion sociale, la solidarité familiale, les limites de l'affection sont abordées avec beaucoup d'émotion, mais aussi avec pudeur, évitant les pièges du mélodrame.

Ambrosioni porte un regard sévère, affligé mais non misérabiliste, sur cette France des déclassés qui n'a pas beaucoup à offrir à sa jeunesse. Petits boulots absurdes à nourrir le désespoir, solitude et isolement de ceux qui ne comptent pas parmi les meilleurs, honte reliée à sa condition. Cette misère sociale est une prison en soi même sans barreaux physiques ni contention.

Dans ce contexte social à propos duquel il y aurait beaucoup à dire, Ambrosioni se concentre sur ses deux protagonistes et leurs émotions les plus viscérales, le reste étant laissé en second plan. L'absence de détails et de réponses à tant de questions qui nous viennent peut être associée à l'âge du réalisateur. Celui-ci ne fait pas passer les comportements de ses protagonistes à travers le filtre des apprentissages de la vie qui nous font mettre tout dans des cases. Il ne cherche pas à expliquer en détail les choses. Il s'en tient à une appréhension directe du réel qui ne passe pas par l'intellect ou l'analyse psychologique, mais livre l'émotion pure.

Peut-être est-ce l'âge ? Cette fin de l'adolescence où l'on est particulièrement sensible, à fleur de peau, proche de nos émotions... mais le premier opus

d'Ambrosioni est d'une sensibilité extrême, ce qui en fait son principal atout.

Il y a une fraîcheur dans ce regard qui n'explique pas, ni ne juge, mais constate avec une empathie et une sensibilité remarquables la douleur, l'absurdité, le désespoir, la nécessité de reconnaître le besoin que chacun a des autres pour vivre. Il nous laisse avec la conclusion que nous avons tous besoin des autres et que tout le monde a quelque chose à offrir. Se présentant ainsi d'une manière très humaniste, il souligne la bienveillance dans la grisaille.

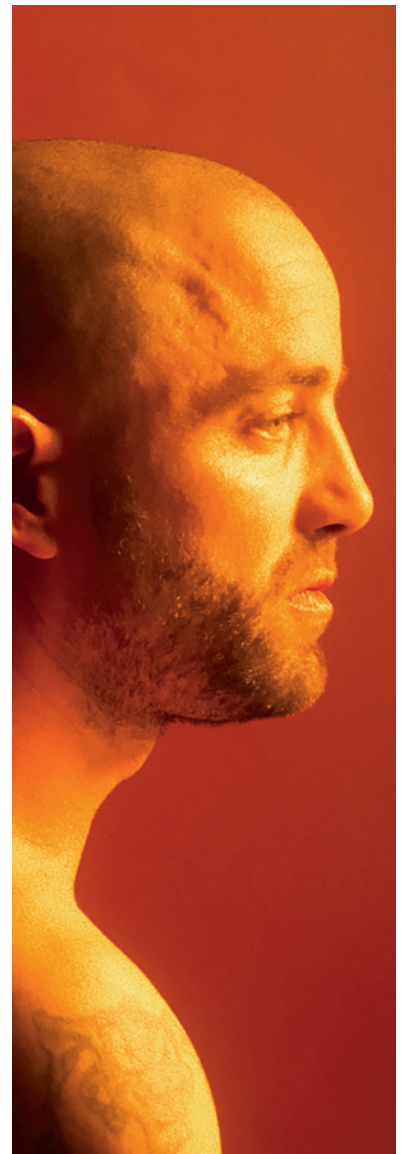
Le jeune cinéaste filme ses personnages en gros plan la plupart du temps et, dans cette proximité, révèle toute leur fébrilité. Sensuel, sensible aux moindres gestes et attentif à chaque son, il privilégie les regards, les positionnements dans l'espace, les silences, il attrape les mouvements subtils, les respirations, souvent saccadées par le stress, le malaise ou la colère contenue.

Le réalisateur impressionne par le regard social qu'il porte sur le système carcéral qui abandonne les détenus à leur sort après les avoir privés durant des années de toute possibilité d'apprentissage, non seulement professionnel mais socioaffectif.

Les approches à la fois empathique et sensorielle du réalisateur se joignent pour l'aider à traiter de la réalité de ces détenus. Le plaisir des sens, celui de ne plus avoir peur, est au cœur d'un réapprentissage sensoriel pour le personnage de Vincent. Prendre de longues douches sans le stress d'une agression, courir, participer à un match de basketball avec des jeunes, jouer de ses mains avec la lumière du soleil, apprécier la fraîcheur d'une averse, ces expériences font toutes partie des plaisirs simples retrouvés avec la liberté qu'Ambrosioni traduit habilement en images.

De cette sensualité émane une tension constante. Parfois étrangement sexuelle, même si elle unit un frère et une sœur. Le suspense est maintenu tout au long du film, on sent l'explosion toujours possible.

Cette sensibilité et cette tension sont rendues encore plus puissantes en raison des performances senties, intenses, de Noémie Merlant et surtout de Guillaume Gouix qui transpire, au propre comme au figuré, de vérité, de pulsions réfrénées, d'animalité et d'une ardente affectivité. ▲



Guillaume Nicloux transpire de pulsions réfrénées et d'animalité

Origine : France

Année : 2018

Durée : 1 h 44

Réalisation : Nathan Ambrosioni

Scénario : Nathan Ambrosioni

Images : Raphaël Vandenbussche

Montage : Nathan Ambrosioni

Son : Laurent Benaim

Costumes : Elsa Depardieu

Interprètes : Noémie Merlant (Charlie), Guillaume Gouix (Vincent), Sébastien Houbani (Pierre), Jérôme Kircher (Jean), Alyson Paradis (Emma)

Producteur(s) : Stéphanie Douet

Studio(s) : Sensito Films

Dist. : K-Films Amérique